

Olivier GRENOUILLEAU (éd.), *Mémoires d'un négrier : Joseph Mosneron Dupin, 1748-1833*, Paris, Les éditions du Cerf, 2021, 335 p.

« Êtres que j'honore, dont je chéris et révère la mémoire, vous dont la religion, les vertus et le bien de l'humanité, l'amour de vos enfants, les soins du ménage, la sage économie et l'activité dans les travaux firent toutes les occupations de votre vie, daignez recevoir du séjour où vous habitez l'hommage de mon amour, de mon respect et de ma reconnaissance. Amen ». Ce sont les dernières lignes des *Mémoires* de Joseph Mosneron Dupin (1748-1833), ou plus exactement du *Journal* de ses voyages et du commencement de sa vie, achevés en 1804 et adressés à ses enfants. Le texte s'arrête en effet au moment où l'auteur cesse de naviguer – il a alors 20 ans et 6 mois –, après avoir réalisé trois expéditions maritimes au long cours, dont deux à la côte d'Afrique dans le cadre de campagnes de traite. Il rejoint à ce moment-là son père « pour l'aider au travail du cabinet » (p. 330), c'est-à-dire dans la gestion de la maison de négoce familiale. Les êtres honorés et chéris par cet opulent négociant-armateur nantais de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle sont ses propres parents : Jean Mosneron (1701-1773), capitaine de navire né à Brétignolles le long du littoral poitevin, devenu dans la cité ligérienne négociant-armateur peu après son mariage, et Marguerite Pitault (1710-1777), issue d'une famille marchande d'Hennebont dont le père est venu s'établir à Nantes. Ce vibrant hommage reflète bien le discours tenu par le patriarche à ses héritiers, s'efforçant de leur transmettre ses valeurs et une bonne dose de morale. Joseph Mosneron ouvre ainsi son *Journal* : « Mes enfants [...]. Vous y puiserez des leçons pour vous nourrir à l'école de l'adversité, vous y verrez l'exemple de l'homme laborieux élevé au comble de la fortune, simple et modeste dans la prospérité et courageux dans les revers » (p. 43).

L'auteur de cet écrit du for privé est le dixième des treize enfants du couple Mosneron-Pitault (huit filles et cinq garçons), nés entre 1736 et 1755, dont trois morts en bas âge. Joseph est le quatrième garçon, après Jean-Baptiste, Alexis, Augustin et avant Toussaint, dernier né de la fratrie, « le bien aimé, caressé de tout le monde » (p. 149). Cette position de puîné, qui ne devrait initialement pas le conduire à reprendre la maison de négoce, et peut-être surtout la tradition familiale – ses grands-pères paternel et maternel, son père ainsi que ses trois frères aînés ont navigué – l'amènent à prendre la mer à l'âge de 15 ans. Il a auparavant été élève au collège jésuite de La Flèche puis, après la fermeture de ce dernier, chez les Oratoriens de Nantes. Peu doué pour les études, Mosneron se montre sévère sur ces institutions : « On ne peut disconvenir que l'éducation des collèges et des pensions a de grands inconvénients pour les mœurs et la santé. [...] [L]es mœurs sont bien plus corrompues, le libertinage y fait des progrès alarmants » (p. 72). Il est d'ailleurs contraint de poursuivre son instruction après son premier voyage, chez un nommé Vincent – « C'était honteux pour moi de me voir confondu avec de petits marmousets qui en savaient plus que moi. Mon amour-propre en souffrait beaucoup » (p. 144-145), et également auprès du maître d'hydrographie pensionné par la ville, un certain Gigaud.

Il s'agit là d'une archive exceptionnelle, d'un véritable « document pour l'Histoire » comme indiqué sur la première de couverture du livre, dont Olivier Grenouilleau, grand spécialiste de l'histoire des traites, des esclavages et de leurs abolitions, nous propose une nouvelle édition « plus facile à lire, les notes, et l'introduction, largement étoffées » (p. 11). Ce texte rare, composé de 187 pages manuscrites (35,5 sur 23 centimètres), avait été confié au début des années 1990 par les descendants de Joseph Mosneron Dupin à O. Grenouilleau, alors que celui-ci préparait sa thèse de doctorat sur le milieu négociant nantais et sur sa culture économique¹². Avec leur accord, il en avait proposé une première publication, vite épuisée, aux éditions Apogée de Rennes¹³. C'est dire l'utilité pour la communauté scientifique et également pour le grand public que ce document soit de nouveau accessible.

Le manuscrit a été découpé par O. Grenouilleau en sept parties chronologiques ponctuées par un court épilogue : « Les origines familiales » (p. 41-58) ; « Premiers pas dans la vie, août 1748-mai 1763 » (p. 59-77) ; « Premier voyage à la côte de Guinée, septembre 1763-décembre 1765 » (p. 79-134) ; « Entre deux voyages » (p. 135-154) ; « Second voyage à la côte d'Afrique, 15 mai 1766-25 août 1767 » (p. 155-214) ; « Ultimes apprentissages » (p. 215-241) ; « Voyage vers Saint-Domingue, juillet 1768-février 1769 » (p. 243-327). Les trois expéditions maritimes et les péripéties vécues par Joseph Mosneron durant celles-ci occupent donc la plus grande part des *Mémoires*. Pour la première, le jeune homme occupe le grade de pilotin, c'est-à-dire d'élève timonier, s'initiant aux fonctions d'officier, sur le *Prudent*, un navire de 120 tonneaux, monté par 34 hommes d'équipage, commandé par Antoine James puis Pierre Virdet. Armé par Lourmaud et Fruchart, le bâtiment se rend à Bissao (aujourd'hui capitale de la Guinée-Bissao) où le séjour se prolonge pendant seize mois – une durée anormalement longue pour une campagne de traite –, ce qui a des conséquences sur la mortalité des captifs et des marins. Mosneron lui-même tombe malade et doit être soigné à l'hôpital général de la Martinique. Pour la deuxième expédition, il est engagé comme second lieutenant sur le *Comte d'Hérouville*, 70 tonneaux, appartenant à René Foucault, de Lorient, et dont les armateurs par commission sont Lourmaud et Fruchart, et le capitaine Jean-François Cadillac. Le navire débute sa traite à l'île des Idoles (en actuelle Guinée) et cherche ensuite à remonter vers la rivière de Gambie ; durant cet épisode, Mosneron est perdu avec deux marins et doit négocier âprement sa traversée en direction de Saint-Domingue avec un capitaine d'un bâtiment havrais nommé Duclos. Pour le troisième et dernier voyage, il accède au grade de premier lieutenant sur l'*Apollon*, un gros-porteur de 500 tonneaux, armé par son père et

12. PÉTRÉ-GRENOUILLEAU, Olivier, *L'argent de la traite. Milieu négrier, capitalisme et développement : un modèle*, Paris, Aubier, 2009 [1996], 425 p.

13. *Id.* (éd.), *Moi, Joseph Mosneron, armateur négrier nantais (1748-1833)*, Rennes, Éditions Apogée, 1995, 238 p.

commandé par son frère Alexis, pour un trajet en droiture vers le Cap-Français au nord de Saint-Domingue.

Joseph Mosneron le reconnaît à la fin du manuscrit : « Je n'ai pu, en m'examinant de près, en descendant et en scrutant le for intérieur de mes inclinations, me dissimuler que ce plaisir malin de donner innocemment quelques coups de bec à mes semblables tenait un peu à mon penchant naturel » (p. 301). Une des illustrations de ce trait de caractère se retrouve dans plusieurs portraits mordants qui émaillent le journal. C'est le cas de ceux des capitaines sous lesquels il a servi, à l'exception de son frère Alexis qui bénéficie d'une description très élogieuse (p. 245). Ses prédécesseurs sont moins bien lotis, à l'image d'Antoine James présenté comme « un songe creux, un bâtisseur de projets qui chargeait son imagination de prospectus, et, avec des lumières peu sûres, il avait le talent de persuader par les exposés brillants qu'il arrangeait avec ordre et précision sur le papier » (p. 81). Quant à Jean-François Cadillac, « [c]et homme était au demeurant orgueilleux et vain par bêtise, ignorant et paresseux, lâche et fanfaron, gourmand comme un pauvre, méchant et sournois, sot et babillard, petit et minutieux, sans intelligence dans les affaires où il portait beaucoup de prétentions, sans connaissances dans la marine » (p. 161). Les *Mémoires* de Mosneron peuvent donc être lus comme un récit, puisque leur auteur sait décrire les personnages et les événements, dans une langue qui n'a pas vieilli.

C'est d'ailleurs l'un des grands intérêts du *Journal de mes voyages*, mis en évidence par l'historien O. Grenouilleau, dans sa solide et lumineuse introduction (p. 9-39). Les autres éléments concernent « la description particulièrement précise du milieu maritime nantais de la seconde moitié du XVIII^e siècle et des relations entre la cité ligérienne, l'Afrique et les Îles d'Amérique » (p. 14), la perception de la mentalité et des valeurs des équipages, le portrait culturel d'une bourgeoisie négociante « [à] travers l'ascension d'une famille vue par elle-même » (p. 17), fondée sur le travail érigé en valeur cardinale. O. Grenouilleau questionne également la relation du négoce à la culture et aux Lumières – Mosneron est, par exemple, un lecteur de Jean-Jacques Rousseau –, en mettant en particulier en évidence les ambiguïtés de son rapport à la traite et à l'esclavage : « Joseph Mosneron ne parle jamais des esclaves, embarqués dans l'entrepont durant la traversée de l'Atlantique. Les opérations de traite sont décrites, les règles du marché mentionnées, mais les esclaves sont cruellement absents de son récit » (p. 28). Et l'historien de s'interroger enfin sur la religion, ou plutôt de la religiosité de l'auteur du *Journal*, avec cette problématique « comment être à la fois négrier et croyant ? » (p. 30). O. Grenouilleau, qui en cette même année 2021 publie le quatrième et dernier volume de son cycle consacré aux traites et aux esclavages, justement consacré aux liens entre christianisme et esclavage¹⁴, livre quelques éléments de réponse. Il souligne d'abord la prise de distance du négociant-

14. *Id.*, *Christianisme et esclavage*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2021, 539 p.

armateur vis-à-vis de l'Église établie et des pratiques traditionnelles ; il montre ensuite que « la religiosité de Joseph Mosneron et des siens se veut d'abord socialement utile, recouvrant les vertus dites bourgeoises » (p. 34), alors que le christianisme fait du travail un devoir sacré ; il indique enfin que la religiosité de l'auteur rejoint certains éléments de la modernité éclairée, tels « [l]e souci de l'ordre, de la paix sociale et des bonnes mœurs individuelles et civiles » (p. 36).

Cette plongée dans l'univers du négoce et du milieu maritime nantais, alors premier port de traite français, donne des clés pour comprendre comment ce terrible commerce d'êtres humains a pu être pratiqué à une aussi grande échelle pendant aussi longtemps, à travers le témoignage froid d'un de ces acteurs.

Bernard MICHON

Krystel GUALDÉ, *L'abîme. Nantes dans la traite atlantique et l'esclavage colonial, 1707-1830*, avant-propos de Jean-Marc Ayrault, Nantes-Rennes, Éditions du château des ducs de Bretagne/Presses universitaires de Rennes, 2021, 317 p.

Récompensé par le prix du livre d'histoire de Bretagne 2022, décerné pour la première fois par le jury du festival du livre de Carhaix, l'ouvrage a été réalisé à l'occasion de la très intéressante exposition éponyme, présentée au Château des ducs de Bretagne – Musée d'histoire de Nantes, entre octobre 2021 et juin 2022, avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, présidée par Jean-Marc Ayrault. Ce dernier, maire de Nantes de 1989 à 2012, retrace dans son avant-propos les grandes étapes de la reconnaissance par la ville de son passé de premier port français de traite aux XVIII^e et XIX^e siècles, depuis l'échec du projet d'exposition de 1985 pour le tricentenaire du Code noir, jusqu'à l'inauguration en 2012 du Mémorial de l'abolition de l'esclavage sur les quais de la Loire, en passant par l'exposition « Les Anneaux de la mémoire », ouverte au Château des ducs en décembre 1992, et la naissance du Musée d'histoire de Nantes en 2007. Il mentionne également, à l'échelle nationale, l'adoption en 2001 par le Parlement français de la loi Taubira, qui reconnaît la traite et l'esclavage comme crimes contre l'humanité. Et Jean-Marc Ayrault de s'interroger : « pourquoi revenir encore sur cette histoire par une nouvelle exposition ? » (p. 19). Il apporte immédiatement des éléments de réponse, en affirmant notamment que « l'esclavage colonial est une béance dans notre histoire que nous n'aurons jamais fini d'explorer ». Bertrand Guillet, directeur du Château des ducs de Bretagne – Musée d'histoire de Nantes, écrit pour sa part que l'exposition et donc le livre veulent être « un bilan de l'état des connaissances de ce passé douloureux et de nos approches » (p. 13). De fait, depuis une bonne trentaine d'années, la recherche scientifique dans les domaines des traites, des esclavages et de leurs abolitions a réalisé d'énormes progrès. La bibliographie relative à ces sujets est proprement gigantesque et l'un des intérêts majeurs de ce volume est justement de proposer une synthèse accessible à un large public.